Document généré le 25 avr. 2024 06:27

Jeu
Revue de théâtre

« La quatrième dimension »

Patricia Belzil

Numéro 51, 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16374ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1989). Compte rendu de [« La quatrième dimension »]. *Jeu*, (51), 169–170.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«la quatrième dimension»

Imaginée par Mario Boivin, «une rencontre entre une Fille du Roy qui fuit l'Inquisition et un jeune délinquant des années quatre-vingt». Manon Vallée, Manon Aubertin et Robert Paquette dans *la Quatrième Dimension* de Tess Imaginaire. Photo : Danièle Bérard.

D'après la célèbre série télévisée *The Twilight Zone*. «Un soir d'automne» de Walter Witold; «Nocturnes» de Daniel Sernine; «Il faut murer la fenêtre» de Mario Boivin; «Ici Télé 55» de Claire Dé d'après une idée originale d'Anne Dandurand et «Quitte ou double» de Daniel Thibault. Conception et mise en scène : Mario Boivin. Assistance à la mise en scène et régie : Jeanne Laperle; décor et accessoires : David Gaucher, assisté d'Éric Aubuchon; éclairages : Annick Nantel, assistée de Manon Choinière; costumes : Mireille Vachon, assistée de Luc Huot; musique et trame sonore : Mario Boivin; effets spéciaux : Sylvain Malo, assisté de Frédérique Lapierre; illusions : Alain Choquette; maquillages et perruques : Geneviève Nantel. Avec Manon Aubertin, Mario-Daniel Bérard, Mario Boucher, Serge Carrier, Manon Laflamme, Richard Laverdière, Madeleine Pageau, Robert J.A. Paquette, Sabin Thivierge et Manon Vallée, et la participation de Claude Doyon et de Richard Laverdière. Production de Tess Imaginaire, présentée à l'Espace Go du 7 février au 12 mars 1989.

l'enjeu du temps

L'idée de transposer au théâtre l'insolite de la quatrième dimension, sujet-thème de l'émission télévisée *The Twilight Zone*, promettait de répondre à un désir pervers de l'émotion forte, histoire de quitter quelques heures un quotidien prévisible et d'apprécier, au retour, l'ordre normal des choses. Tess Imaginaire a proposé le thème à quatre auteurs : Daniel Thibault, Daniel Sernine et Claire Dé, outre Mario Boivin, fondateur et directeur artistique de la troupe, qui signe lui-même un tableau.

À une telle entreprise deux défis s'imposaient. D'abord, parce qu'il s'agissait de créer une ambiance, de produire un effet-choc, de répondre en somme à l'attente précise d'un public d'autant plus exigeant qu'à la télévision le genre l'a déjà plus au moins saturé; il fallait justement renouveler le genre, de manière que, théâtralisé, il se donne de nouveaux enjeux, une esthétique propre. Ensuite, à cause de l'organisation du spectacle en tableaux indépendants qui veulent explorer un même thème, il importait que les cinq propositions se scin-

dent véritablement autour du thème unificateur, pour gommer l'effet d'un collage arbitraire. Ces défis, Tess Imaginaire les a l'un et l'autre négligés, pour miser uniquement sur la fascination prétendûment inhérente à la quatrième dimension et, ce qui est plus dangereux encore, sur la popularité de l'émission américaine.

Ligotés à un sujet qu'ils se sont gardés de faire leur, qu'ils ont emprunté à la télé comme un bloc sacro-saint pour le parachuter sur la scène de l'Espace Go, les concepteurs de ce spectacle se sont lancés tête baissée dans leur tentative impossible de «faire comme à la télé». Ainsi, au lieu d'un effort d'appropriation, c'est un effort d'imitation qui est mis en oeuvre ici, avec comme visée aberrante de nous renvoyer sans cesse le spectre du modèle télévisé, de l'incontournable version originale: on utilise comme si c'était un *must* la musique-thème de *Twilight Zone*, ainsi qu'un narrateur off qui annonce à tout coup (peut-être parce qu'on craint que le texte seul rate son effet) à quel moment telle «famille tranquille, qui ne se doute de rien, est sur le point d'entrer dans la quatrième dimension».

C'est par cette utilisation du son, conjuguée à une recherche de contrastes brutaux dans l'éclairage, qu'on a voulu créer de l'effet à peu de frais, donner du punch à ce qui n'en avait désespérément pas. Car dans les textes dramatiques de ce spectacle, on trouve très peu de surprises, et pas davantage de frissons. Daniel Sernine signe une histoire de revenant tout ce qu'il y a de conventionnel, où un garçon assassiné par son père vient hanter son meurtrier et le dénoncer auprès des vivants. Mario Boivin a imaginé une rencontre entre une Fille du Roy qui fuit l'Inquisition et un jeune délinquant des années quatre-vingt pourchassé par la police. Malheureusement les répliques ne volent pas haut, le niveau de sens — et de jeu — reste collé au sol (et ceci vaut aussi pour les autres parties), et l'idée initiale de la rencontre fait figure de «rendez-vous manqué». Seule Claire Dé parvient à créer l'ambiance insolite de la quatrième dimension, avec une histoire de télévision hantée qui donne les nouvelles avant le temps, annonce le krach boursier de 1987 et l'inondation du 14 juillet. Quant à Daniel Thibault, qui a eu l'idée amusante d'un Lucifer qui attrape sa victime au Métropolis pour lui faire signer, au lendemain de leur nuit d'amour, un pacte d'éternelle jeunesse, son histoire bascule dans une violence malsaine qui gâche tout: les malédictions qui attendent la victime si elle se dérobe sont d'une conscience sociale douteuse; le «viol par toute une gang de motards», notamment, est d'un mauvais goût sans nom.

Comme on le voit, les auteurs ont vraisemblablement eu carte blanche pour proposer leur conception de la quatrième dimension, et leurs univers se côtoient tout comme à la télévision (encore elle!), où les tableaux autonomes composent une même émission; et c'est bien là, par ses assises textuelles, que le spectacle se perd. Peut-être qu'un encadrement plus rigoureux à l'étape première de l'écriture aurait donné un sens à ce collage, en même temps qu'il aurait procuré une certaine élévation à cette production.

Il aurait fallu prendre pour point de départ — et pour contrainte même — que la scène, sans le morcellement des plans du média télévisé, ne peut objectivement pas garantir l'effet de peur et d'insolite. Le choix d'un spectacle résolument émancipé de son modèle se serait alors imposé, et, là seulement, sur un mode proprement théâtral, une réflexion sur le temps aurait pu s'élaborer.

patricia belzil